

*Du même auteur
aux éditions Flammarion*

Si beau et si fragile, 2011

L'Étreinte fugitive, 2009

Les Disparus, prix Médicis 2007

Daniel Mendelsohn

Une odyssée

Un père, un fils, une épopée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clotilde Meyer et Isabelle D. Taudière*

Flammarion

Ils avaient l'air complètement éteints. Le vendredi précédent, nous avions étudié le massacre des préten-
dants, dont la cruauté les avait choqués malgré notre
débat sur ce qui justifiait la « dure justice » de Zeus ; il
faisait chaud, le ciel était bleu, aussi avais-je emmené la
classe dehors, sur la pelouse, où nous avions lézardé au vif
soleil de mai tout en discutant massacre. Mais ce jour-ci
était particulièrement froid pour la saison, et nous étions
de retour à l'intérieur. Les étudiants avaient l'air maus-
sade, abattus. Pour les détendre un peu, je leur racontai
un dialogue amusant que j'avais eu quelques semaines
plus tôt avec ma mère, qui venait d'avoir quatre-vingts
ans.

Alors, je lui ai demandé : qu'est-ce que ça te fait d'être
aussi vieille ? Et elle m'a répondu : Ça fait très bizarre, si
tu savais ! Tous les matins, je me regarde dans le miroir et
je me dis, Mais c'est qui, cette vieille dame, qui me
regarde comme ça ? À l'intérieur, j'ai toujours seize ans !

Cela les fit rire. Je ne leur confiai pas le reste de la
conversation. Est-ce que tu as peur de vieillir ? lui avais-
je encore demandé, profitant de sa bonne humeur. Est-ce
que tu penses parfois à la maladie, à la déchéance ? Repre-
nant soudain un air sérieux, elle m'avait regardé. Je n'ai
qu'une peur : être séparée de ton père.

Vous voyez ? dis-je à la classe après avoir raconté le bon
mot de ma mère. C'est une question que les gens se
posent pour de vrai. L'apparence et le ressenti, l'intérieur
et l'extérieur, comment on se voit et comment les autres
nous voient. C'est un sujet on ne peut plus odyséen. Et
c'est pour cela que cette scène de reconnaissance doit
absolument se passer comme elle se passe.

Mais ils ne réagissaient pas, ils ne rebondissaient pas
sur mon idée, n'en faisaient rien. Ils étaient comme au
premier cours, complètement apathiques.

Drôle de façon de finir l'année...

La scène de reconnaissance du livre XXIII, qui
constitue pour nombre de spécialistes et de critiques le
point culminant de l'*Odyssée*, se joue autour d'un lit : un
lit dont la construction a son histoire, un lit qui a un
secret. Une fois réveillée, Pénélope descend directement
voir Ulysse, qui l'attend dans la grand-salle. Elle s'assoit à
l'autre bout de la pièce et les deux époux restent là, les
yeux dans les yeux. En réponse aux reproches de Télé-
maque, qui, furieux, s'indigne de la « froideur » de sa
mère, de son cœur « plus dur que le roc » — bien qu'elle
n'ait rien fait d'autre, au fond, qu'agir comme Ulysse l'eût
fait en aussi délicate circonstance —, Pénélope déclare
qu'elle va mettre à l'épreuve l'homme qui se prétend son
époux :

... parce que si vraiment

c'est bien Ulysse, et qu'il est de retour, alors
nous nous reconnaitrons sans peine : il existe des signes,
ignorés par les autres et de nous seuls connus.

Après un bref interlude — une servante baigne Ulysse,
Athéna répand la beauté sur sa tête —, le héros retourne
s'asseoir en face de sa femme et lui reproche son indiffé-
rence, comme son fils vient de le faire. Feignant d'être
outré de tant d'obstination, il se tourne vers Eurycleé, à
qui il demande de lui préparer un lit. Inspirée par ces
mots, Pénélope sait désormais comment elle va tester au
mieux l'étranger — qui, doit-elle bien admettre, ressemble

étrangement à son mari. S'adressant à son tour à Euryclée, elle lui confirme l'ordre de préparer un lit – mais pas n'importe quel lit : le lit d'Ulysse, qu'il lui faudra sortir de la chambre royale et dresser dans la salle pour l'étranger.

Le stratagème prend immédiatement : en l'entendant donner ces instructions, Ulysse perd, une dernière fois, son sang-froid ; une dernière fois il se trahit, comme il l'avait fait pour son plus grand malheur juste après sa victoire sur les Cyclopes. Indigné, il révèle le secret de fabrication de ce lit unique en son genre et théoriquement impossible à déplacer, « à moins qu'un dieu ne vienne, avec pour intention de l'aller mettre ailleurs » :

Nul mortel, fût-il dans la fleur de l'âge
ne saurait le bouger ; notre signe secret

est inscrit dans le lit, fabriqué par moi seul.

Un rejet d'olivier poussait dedans l'enceinte,
épais et vigoureux, massif comme un pilier.

C'est autour de ce tronc que j'ai conçu la pièce [...].

J'ai raillé la couronne du bel olivier,

j'ai aplani le fût jusques à la racine,

l'ai poli au cordeau dans les règles de l'art,

faisant de cette souche un des montants du lit,

j'y ai percé les trous où cheviller le reste.

Le lit entier ainsi est œuvre de ma main,

que j'incrustai alors d'or, d'argent et d'ivoire,

aux montants, je tendis des sangles de cuir pourpre.

Voilà, je te le dis : tel est donc notre signe...

Le « signe » est reçu et compris : enfin, Pénélope admet que l'étranger est bien Ulysse. Car le secret de fabrication du lit, qui constitue une marque plus inaltérable que n'importe quelle caractéristique physique, n'est connu

que d'un seul homme : son époux, le seul à avoir jamais accédé à sa chambre et à son lit. Ainsi le lit est-il doublement signifiant : marqueur de l'identité d'Ulysse, il est aussi le symbole de la fidélité de Pénélope. La reine, « sentant se dérober ses genoux et son cœur », se jette en pleurant dans les bras de son mari ; il pleure lui aussi. La vue de son époux, nous dit Homère, est alors aussi douce à Pénélope que l'est aux naufragés la vue de la terre ferme. Si la comparaison vient souligner, une fois encore, la ressemblance entre mari et femme, elle suggère aussi que les années passées au foyer par Pénélope furent pour elle une « aventure » tout aussi éprouvante que les tribulations d'Ulysse. Enfin seulement le couple se retire dans le grand lit pour passer la nuit ensemble, pour la première fois depuis vingt ans, une nuit que – détail parmi les plus touchants du poème – Athéna rallonge, en retenant l'Aube, pour laisser aux époux tout loisir de se retrouver. D'abord, ils font l'amour ; puis, nous dit le poète, chacun raconte à l'autre, longuement, tout ce qu'il s'est passé depuis vingt ans.

L'étude de cette scène, à mon grand plaisir, révéilla un peu les étudiants.

Je trouve que l'astuce de Pénélope colle bien au personnage, releva Tommy. Contrairement à Laërte, elle ne demande pas au mendiant de lui fournir une preuve, mais elle lui tend un piège. C'est tout à fait dans le genre d'Ulysse, et c'est l'illustration parfaite de leur *compatibilité*. Donc, en fin de compte, l'*homophrosyné* est la seule chose qui permette de deviner l'autre derrière le masque.

Le stratagème de Pénélope au chant XXIII est juste parfait, renchérit Nina. Que le palais entier soit construit

autour de la chambre est une belle métaphore du lien qui unit Ulysse et Pénélope.

Jack la regarda, puis se tourna vers moi. Vous ne trouvez pas que c'est tout de même étrange, et même indécent, que ce lien si fort, justement, s'appuie sur une chose aussi superficielle que l'amour physique ? L'amour physique ?

Ben... oui, c'est ce qu'il se passe au lit, non ?

Nina lui jeta un œil mauvais et répliqua sèchement :

À mon avis, quand Ulysse décrit le caractère inamovible du lit, c'est vraiment pour dire sa confiance et son amour inébranlables pour sa femme.

Tommy fit alors le commentaire à mon sens le plus intéressant de la journée.

En fait, faire l'amour n'est pas le plus important dans leurs retrouvailles. Le plus important, c'est la discussion. C'est intéressant qu'ils fassent l'amour tout de suite, mais ensuite ils passent le reste de la nuit à se raconter des histoires avant de s'endormir. C'est comme s'ils avaient besoin de revivre les émotions qu'ils ont traversées pour bien les assimiler, et ce qui leur permet de le faire, c'est le récit. Ce qui est vraiment essentiel, en somme, c'est la communication. C'est comme dans l'histoire du Cyclope. À la fin, tout est toujours une affaire de mots.

Tout à fait, approuvai-je. Et souvenez-vous, nous étions justement en train de dire que le corps n'est pas fiable, que l'apparence extérieure peut être modifiée, tandis que le « moi » intime demeure...

Ah ça, moi, je peux vous en parler, coupa soudain mon père d'une voix forte.

Il s'était redressé sur sa chaise et légèrement penché en avant.

Ça, je sais ce que c'est, moi, répéta-t-il en s'éclaircissant ostensiblement la voix. Au même titre que *Il y avait une circulation d'enfer* ! ou *Ne viens pas me dire ce que j'ai à faire*, ces expressions étaient entrées au répertoire des rengaines qui, telles une formule magique ou une incantation, m'évoquent aujourd'hui mon père avec autant de force que certains détails plus tangibles de sa présence physique : le parfum capiteux de l'eau de Cologne *Old Spice* qu'il appliquait sur ses joues creuses et sur son cou après rasage — une odeur aussi synthétique qu'un produit de nettoyage à sec, ou encore le frottement étrangement rassurant du rasoir quatre lames ridiculement tape-à-l'œil dont il raclait les poils de sa gorge flasque. (Ce fut pourtant ma mère qui m'apprit à me raser. C'était au début des années 1970, à l'époque où mon père partait deux semaines par mois travailler à un projet de cœur artificiel ; à un moment donné, quand il ne lui fut plus possible d'ignorer les petites touffes brunes qui me mangeaient les joues et le menton, ma mère m'emmena à la salle de bains et me dit, *Viens, je vais te montrer, je sais comment on fait, j'ai vu faire ton grand-père...*, puis elle me mouilla la figure, étala la crème, la fit mousser et se mit au travail, rasoir en main, descendant d'abord du menton à la gorge, pour remonter ensuite le long de mes joues. Après quoi, des années durant j'ai cru que les boutons qui me brûlaient sans arrêt les joues et le cou étaient de l'acné, jusqu'au jour où, un dimanche après-midi où nous étions tous chez Oncle Howard et Tante Claire, Claire, prenant mon visage dans sa main blanche comme on saisirait le museau d'un chien, me dit : *Boychik, regarde-moi ces joues tout abîmées au rasoir ! Tu te rases à rebrousse-poil ! C'est l'inverse qu'il faut faire. Mais qui donc t'a appris à te raser ?*)

Au moment où, en classe, nous parlions de Pénélope et d'Ulysse, entendre mon père grommeler *Je sais ce que c'est*, expression qui fait aujourd'hui resurgir son image avec autant de force que l'odeur de son après-rasage, raviva le souvenir cuisant de ce jour où il prononça ces mêmes mots quand, aux vacances de printemps de ma troisième année à l'université où il m'avait si vivement incité à m'inscrire, convaincu que *cet endroit me conviendrait mieux*, j'avais révélé entre deux sanglots à mes parents le secret que je gardais pour moi depuis si longtemps. *Je suis gay*, leur avais-je dit, assis au coin du lit, fixant comme un idiot le motif imprimé du couvre-lit, ce à quoi mon père, dans l'un de ses rares accès de douceur et le plus surprenant, avait répondu, *Je sais ce que c'est, Marlene. Laisse-moi lui parler.*

Ce coin de lit, précisément, fut le dernier endroit de la maison où il s'assit. Un certain vendredi de janvier 2012 – tout juste un an après avoir pris place dans ma classe, au Bard College, pour suivre mon séminaire sur *l'Odysée* –, mon père se leva de table, dans un restaurant où il déjeunait avec d'anciens collègues et, me raconta plus tard l'un de ses amis, il commença à tourner en rond dans le restaurant, désorienté, incapable de trouver la porte. Si, sur le moment, cela ne manqua pas d'inquiéter certains de ses amis, un neurochirurgien n'eût guère été surpris, car la perte des repères spatiaux est, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, l'un des premiers signes d'une forme d'hémorragie cérébrale, l'AVC hémorragique, où une rupture de vaisseaux provoque un épanchement sanguin dans le lobe frontal du cerveau, qui empêche la victime d'évaluer correctement les distances, les angles, la disposition des éléments dans l'espace – de naviguer, en somme. En apprenant la nouvelle quelques heures plus tard, après que

ma mère m'eut appelé en m'enjoignant de sauter dans le premier train et de venir au plus vite, en apprenant qu'il avait tourné en rond dans le restaurant, cherchant vainement la sortie, je fus saisi d'un sentiment d'horreur mêlé d'humiliation, car s'il y avait bien une qualité que tout le monde reconnaissait à mon père, c'était son incroyable sens de l'orientation, la faculté qu'il avait de toujours trouver son chemin. Je me souviens du plaisir avec lequel, à l'époque d'avant Internet, il étudiait les atlas routiers et traçait son itinéraire quand nous partions pour de longs trajets en voiture ; je me rappelle aussi son mépris affiché pour les gens qui « demandaient leur chemin ». *Quand on sait lire une carte, on n'a pas besoin de demander son chemin !* Sa légendaire capacité de se repérer dans l'espace devait connaître une nouvelle défaillance, moins grave, une vingtaine de minutes plus tard, après que l'un de ses amis, inquiet, l'eut raccompagné jusqu'à la porte du restaurant et ramené à la maison, signalant à ma mère que papa se comportait bizarrement. Alors elle le regarda disparaître dans la petite chambre qu'il avait partagée avec elle durant cinquante et un ans, la chambre où, ce matin de janvier, il entrerait et d'où il sortirait pour la dernière fois ; quand il fut dans cette chambre (c'est du moins ce que l'on peut supposer d'après ce qu'elle vit ensuite), il s'assit au coin du grand lit, et essaya désespérément de brancher à son iPad le cordon du chargeur. Mais, même à cette échelle, il ne parvenait plus à évaluer les distances. Il était assis sur le lit où mes trois cadets avaient été conçus et, le cordon dans une main, s'escrimait à essayer de brancher la prise mâle au port femelle de l'appareil, mais à chaque coup, il tombait à côté, tel un ivrogne incapable de mettre sa clé dans la serrure, et nous savons que c'est

Peu après, Barbara prit la parole pour la première fois depuis le début du repas. À un moment donné, la conversation sur mon père avait dévié sur d'autres sujets, essentiellement sur les aventures désopilantes de Nino à l'époque où il enseignait en Italie – quand son premier mariage avait périclité. Puis nous en étions revenus à parler de papa et de sa participation à mon séminaire sur l'*Odysée*, l'année précédente. Nino, bien entendu, avait été au courant tout de suite, car mon père le lui avait dit. Je racontais une anecdote amusante du séminaire à Barbara – qui, comme maman, avait été institutrice et qui me confia qu'elle venait de relire l'*Odysée* – quand elle s'exclama soudain : Pas étonnant que Jay ait détesté Ulysse ! Ulysse était un aventurier, un menteur. Un type qui aimait le risque !

Nous partîmes tous trois d'un bon rire. C'est sûr qu'un personnage comme Ulysse, embraya Nino, qui finit toujours par se tirer d'affaire, devait lui sortir par les yeux !

C'est à ce moment-là que Barbara, en me regardant bien en face, me dit lentement : Oh, toi, je sais ce que tu fais. Je sais pourquoi tu es venu interroger ton oncle. Je sais pourquoi tu es ici !

Ah bon, et qu'est-ce que je fais alors ? Pourquoi suis-je ici ?

Barbara sourit lentement, toute contente d'elle-même, tel un étudiant persuadé d'être plus malin que son professeur : Tu fais comme Télémaque.

Je ris, mais ne relevai pas.

Et elle, insistante : Alors ? Qu'as-tu appris ?

C'était à mon tour de parler.

La dernière scène de reconnaissance de l'*Odysée* intervient dans le dernier chant, le chant XXIV. Après ses

retrouvailles avec Pénélope, Ulysse quitte le palais et va chercher son père, dans la proche campagne où le vieil homme s'est exilé. *Un fils en quête de son père*. Ainsi commence l'*Odysée*, et ainsi finit-elle.

Ulysse trouve Laërte occupé au verger mais, plutôt que de courir « l'étreindre et l'embrasser, de tout lui raconter : qu'il était enfin là, de retour au pays », il décide curieusement de tester le vieillard, de « le mettre à l'épreuve par des paroles blessantes ». Une fois encore, donc, il revêt une fausse identité, se présentant à Laërte comme un vieil ami d'Ulysse qu'il aurait vu, affirme-t-il, sain et sauf, moins de cinq ans plus tôt. Mais le vieux roi flétri, usé par le chagrin, à force de pleurer son fils qu'il croit mort, tombe à genoux et, ramassant au sol de pleines poignées de terre, se les frotte sur la tête en signe d'extrême souffrance. À ce spectacle, Ulysse, bouleversé, tombe le masque, le dernier d'une longue série, et, après avoir dévoilé sa véritable identité à son père, l'embrasse enfin.

Nous sommes proches de la fin du poème. Laërte, Ulysse et Télémaque doivent encore affronter une foule enragée d'hommes en armes : les pères des prétendants qui, déchainés, viennent venger le massacre de leurs fils. « Ah, quel jour pour moi », s'exclame Laërte tandis qu'ils partent au combat, « Voir mon fils et mon petit-fils rivaliser d'ardeur ! » Mais c'est bien le grand-père, le vieil homme usé par les ans, faible et impuissant, que l'*Odysée* magnifie à la faveur d'une ultime intervention magique : les trois hommes, de trois générations différentes, sont aux prises avec leurs ennemis, quand Athéna rend à Laërte sa vigueur de jeune homme, lui permettant, d'un puissant coup de lance, de tuer le père d'Antinoüs. Ce sera d'ailleurs le seul mort de la bataille ; car ensuite,

Athéna et Zeus s'entendent – pour clore le poème – tout comme, douze mille vers plus tôt, ils avaient conspiré pour amorcer l'action. Après avoir, par enchantement, effacé l'offense dans l'esprit des parents et jusqu'au souvenir des hommes massacrés, les deux divinités imposent aux mortels un traité de paix ; Athéna elle-même leur en dicte les termes.

Certains commentateurs et lecteurs de l'*Odyssée*, anciens et modernes, ont désapprouvé cet épilogue par trop solennel et politique ; la vraie fin du poème, selon eux, se joue au chant XXIII, avec les retrouvailles d'Ulysse et Pénélope. Mais ce serait oublier dans quelles circonstances commence l'*Odyssée* : Ithaque vit une crise, se trouve dans une impasse qui a paralysé la vie de tout un peuple, outre celles de la femme et du fils d'Ulysse. Pourtant, à l'annonce sentencieuse du traité de paix, succède encore une ultime pirouette. Dans les deux derniers vers du poème, Homère décrit la déesse de la sagesse au moment où elle impose la trêve :

Pallas Athéna, fille de Zeus, qui porte l'égide, avait pris de Mentor et la forme et la voix.

L'*Odyssée* s'achève donc sur un pied de nez : ce n'en est pas fini des camouflages et des supercheries.

Comme pour donner raison à ceux qui font des retrouvailles d'Ulysse et Pénélope le point d'orgue absolu de l'*Odyssée*, nous nous attardâmes sur cette scène, à la dernière séance du séminaire, bien au-delà de la pause, débordant largement sur la deuxième moitié du cours. Il ne nous resta donc qu'assez peu de temps pour parler de l'épisode où Ulysse retrouve son père et de la fin controversée du poème. Comme l'épopée, plus le cours tirait

vers sa fin, plus il passait vite ; sur le coup de midi et demie, tout le monde parlait en même temps et les notes de cours que je pris ce jour-là reflètent si bien cette cacophonie que j'ai moi-même du mal à m'y retrouver.

Deux ou trois étudiants avaient des choses à dire sur la scène entre Ulysse et Laërte. Madeline, par exemple, soutenait que c'était sans doute la plus satisfaisante, sur le plan émotionnel, des différentes scènes de retrouvailles de l'*Odyssée*. Nina, elle, était troublée par la méchanceté gratuite du héros envers son père.

C'est carrément de la torture, s'écria-t-elle, avec plus de véhémence qu'elle n'en avait manifesté de tout le semestre. Ça ne m'a pas plu *du tout*, poursuivit-elle. Ulysse est trop habitué à jouer son petit jeu, mais là, il n'a plus aucune raison de cacher son identité. Ça sonne faux, je trouve.

Jack lui fit alors une réponse intéressante – Ce test, qu'Ulysse impose à Laërte, est nécessaire tout simplement parce que c'est lui ; est-ce que Laërte croirait qu'Ulysse est celui qu'il dirait s'il n'avait pas tenté de le tester comme les autres ? – quand je vis mon père regarder sa montre. Il était 12 h 40 ; nous étions en retard. Il avait un train à prendre.

C'était fini. Je dis, en quelques mots, combien j'avais apprécié le séminaire, quelques étudiants applaudirent, un peu embarrassés, puis ils se levèrent, s'attardèrent un peu dans la salle, et enfin, ils partirent tous.

J'accompagnai mon père au train.

Ce n'est qu'en rentrant de la gare que je me rendis compte que j'avais oublié de poser la seule question qui appelait vraiment une réponse : une question qui, contrairement à trop de mes questions peut-être, n'était

pas rhétorique, ne visait pas particulièrement à les guider vers une idée, une interprétation, une notion à laquelle ou moi, ou l'un de mes professeurs ou encore l'un de leurs professeurs avant eux, serions parvenus au terme d'années, de décennies voire de siècles de lectures, mais une question qui appelait sincèrement une réponse propre à m'informer, à m'instruire, à me cultiver.

J'avais été tellement surpris par la virulence de la réaction de Madeline et de Nina à la façon dont Ulysse traite son père, tellement intrigué par l'idée qu'avait lancée Jack, d'une méfiance consubstantielle à l'identité plurielle du héros, que, dans le feu de la discussion, je n'avais pas trouvé l'occasion d'attirer leur attention sur une bizarrerie qui m'avait souvent sauté aux yeux.

L'*Odysée*, nous l'avions vu plus d'une fois, est un poème qui met à l'honneur la narration sous toutes ses formes, certaines de ces formes, d'ailleurs, étant trompeuses, voire mensongères – preuve en sont les histoires contées par Ulysse lui-même. Pourtant, s'il n'a aucun scrupule à mentir à ses compagnons, à ses hôtes, à ses bienfaiteurs, à ses domestiques, à son fils, à sa femme ni même à Athéna, il est une fable qu'il ne parvient pas à mener à terme : celle qu'il raconte à Laërte. Ma question, si seulement j'avais eu la possibilité de la poser, eût été la suivante : comment se fait-il que, du point de vue d'Homère, le seul mensonge vraiment inconcevable soit celui d'un fils à son père ?

Ce fut deux ou trois jours plus tard que Froma, mon ancien mentor, m'incita à faire cette croisière sur les traces d'Ulysse.

Je l'avais appelée pour son anniversaire. Bon anniversaire ! clamai-je dans le combiné. Cela n'eut pas l'air de lui faire spécialement plaisir. Et toi, ça te fait quel âge, maintenant ? me demanda-t-elle entre deux toussolements. Ma réponse la fit hurler : Cinquante-quoi ? Tu m'étonnes que je sois vieille !

Puis nous commençâmes à discuter et la conversation glissa tout naturellement vers le semestre qui venait de s'achever.

Alors, comment ça s'est passé ? demanda-t-elle. Est-ce qu'il est beaucoup intervenu en classe ?

J'éclatai de rire et lui racontai quelques-uns de nos petits démêlés. *Ce n'est pas un héros : il pleure à tout bout de champ. Ce n'est pas un héros : il trompe sa femme. Ce n'est pas un héros : les dieux font tout à sa place !*

Et les étudiants, qu'est-ce qu'ils en ont dit ?

Il se trouve que j'avais une assez bonne idée de ce que les étudiants avaient pensé de lui puisque, à ma grande surprise, quelques-uns m'avaient envoyé un e-mail après le dernier cours pour me dire combien ils avaient apprécié la présence de papa. J'en lus un petit florilège à Froma.

Tommy avait écrit : « Il avait toujours l'air de partager notre enthousiasme à la lecture de l'œuvre, et il a fait preuve d'une grande curiosité intellectuelle pour son âge. »

C'est adorable ! s'exclama Froma.

Jack avait trouvé en mon père un « personnage tout à fait joyeux et amusant ». « Avoir votre père avec nous a été formidable, m'avait-il écrit, il a illuminé la classe de sa présence. » Joyeux et amusant ? m'étonnai-je en découvrant ce mail. Illuminer la classe ? Mais de qui parlait-il, au juste ?